

Le palimpseste impossible

Marco Micone

Numéro 80, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Micone, M. (1996). Le palimpseste impossible. *Jeu*, (80), 20–22.

Le palimpseste impossible

Enfant, je croyais que le reste du monde ressemblait à mon village. Adolescent, immigré malgré moi, je souhaitais que Montréal lui ressemblât. Adulte, je suis habité par la ville et le village et je m'insurge contre ceux qui dans la ville érigent des villages étriqués et méprisés auxquels ces étrangers, ces voleurs de jobs, ces autres, ces ethniques, ces allophones, ces gens du silence impriment leurs différences mais aussi leurs ressemblances.

Un être en évolution constante et capable d'adaptation, l'immigrant possède sa propre culture : la culture immigrée. À moins qu'il ne subisse une ségrégation absolue, il sera transformé par la culture d'accueil et en retour la mélangera. Sa culture rend compte de son expérience de vie au pays d'origine, de la rupture récente et de son devenir. L'immigrant est le seul être à mourir deux fois. Bien avant de trépasser, il pressent la mort de sa culture et de sa langue, et tous les efforts déployés pour les tenir en vie ne réussiront qu'à prolonger leur agonie. Multiculturalisme, transculturalisme, interculturalisme ? Autant de viatiques, administrés à la culture immigrée vouée à la disparition.

Mais l'émigration est aussi un catalyseur du désir d'écrire. Partant à la recherche de son premier jardin, l'écrivain immigrant découvre que l'être humain ne peut être confiné à un seul pays et encore moins à une seule ethnie. Que nous venions du bassin méditerranéen, des Antilles, de l'Extrême-Orient ou que nous soyons les descendants des premiers colons français, ne ressentons-nous pas tous la même vulnérabilité, la même impuissance devant des phénomènes incontrôlables d'ordre physique ou métaphysique ? Étant en outre régis par les mêmes lois et baignant dans le même univers kafkaïen, ne sommes-nous pas appelés à nous solidariser afin de préserver paradoxalement

P.-L. Ghezzi, *Pantalon et Arlequin*. Bucardo, Rome. Photo : S. Rossi
©Photeb, tirée de l'ouvrage de Daniel Couty et Alain Rey, *le Théâtre*, Paris, Bordas, 1995, p. 32.



le droit à la différence dans une destinée commune ? Les grandes œuvres littéraires le prouvent de manière éclatante : sans exception, elles mettent à nu un noyau de désirs et d'angoisses, de rêves et de doutes, enfoui en chacune de nos singularités. C'est parce que ces similitudes fondamentales entre les êtres humains existent qu'il est possible d'accepter les différences de chacun.

Nous sommes cent peuples venus de loin
Pour vous dire que vous n'êtes pas seuls.

C'est ainsi que je clos mon manifeste *Speak What*¹ (réécriture de *Speak White*), qui constitue l'aboutissement d'une réflexion que j'ai menée parallèlement à mes écrits de fiction. En plus de résumer mes préoccupations, il illustre ma volonté de m'appropriier les symboles et les mythes d'ici pour en faire un texte *poétique* mieux arrimé à notre époque et à ma vision de la société québécoise vingt ans après le cri de révolte de Michèle Lalonde.

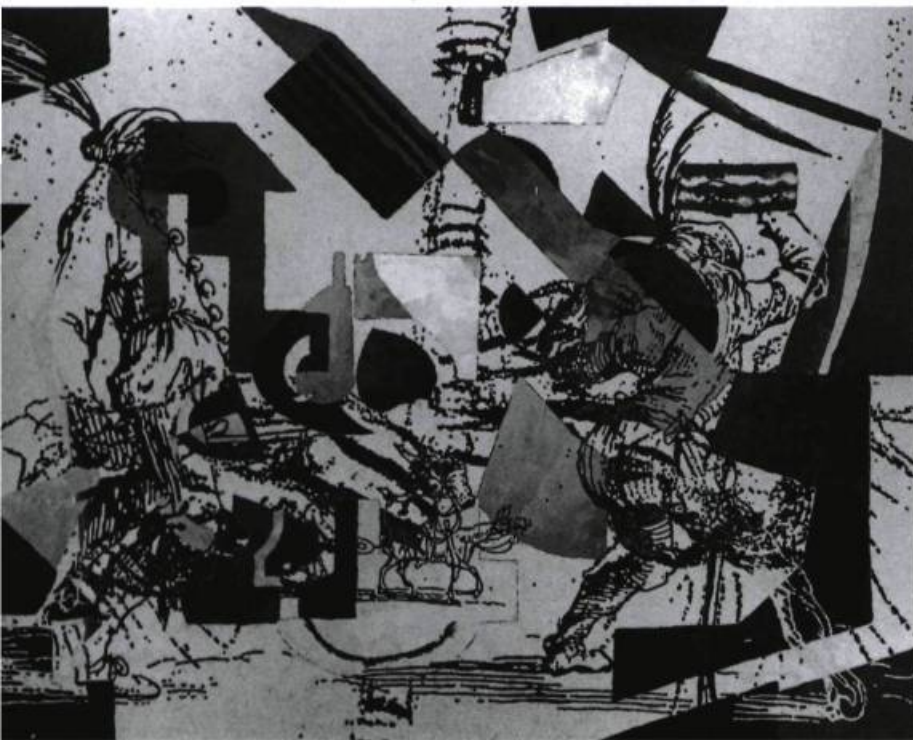
La littérature regorge d'exemples analogues. Shakespeare n'a-t-il pas écrit *le Marchand de Venise* six ans après *le Juif de Malte* de Marlowe (pièce d'un virulent antisémitisme) pour dénoncer l'intolérance et la réification de l'être humain ? Si l'intégrisme littéraire de ceux qui m'ont reproché d'avoir réécrit *Speak White* de Michèle Lalonde avait été pratiqué depuis toujours par les écrivains, *Phèdre* n'aurait jamais été réécrite par Racine, ni *Antigone* par Alfieri, Anouilh et Brecht. Nous devrions nous

contenter des textes d'Euripide et de Sophocle. Ce qui prouve qu'en littérature, il n'y a pas de véritable palimpseste. L'écrivain n'a-t-il pas besoin de se nourrir des formes et des sujets qui l'ont précédé ?

Dans mon poème, je parle surtout de la perte subie par les immigrants sur les plans linguistique et culturel, ainsi que de leur vulnérabilité face à la majorité francophone pas toujours sensible à leur sort ; situation analogue à celle des Québécois francophones minoritaires au sein du Canada anglophone dont traite Michèle Lalonde.

1. Texte paru dans *Jeu* 50, 1989.1, p. 84-85. NDLR.

François Lacasse,
Intrication III, 1993.
Acrylique sur toile,
180 x 230 cm.
Photo de l'artiste.



Lorsqu'on m'accuse d'avoir détourné *Speak White* de son sens originel, je réponds que mon exercice n'avait pas d'autre but. N'en déplaise à tous les adorateurs prostrés du poème de Lalonde, j'ai voulu, par cet acte subversif, rompre le rapport antagonique entre francophones et anglophones et proposer les allophones comme les nouveaux interlocuteurs de la majorité québécoise.

Il n'y a pas meilleure preuve d'intégration pour un écrivain immigrant que de récrire un classique de la littérature d'accueil. Il est par conséquent désolant de constater qu'au Québec on puisse à la fois reprocher à certains immigrants de se tenir en marge de la société et à d'autres de trop s'intégrer ! Le Québec étant lui-même un paradoxe, faut-il s'en étonner ? Je caresse néanmoins le projet de faire parler à chacune des *belles-sœurs* de la célèbre pièce de Tremblay une langue différente. Chaque personnage serait incarné par une comédienne qui aurait déjà joué le même rôle dans son pays d'origine. Peut-on imaginer métaphore plus appropriée du Québec moderne ? Cette fois-ci, cependant, j'attendrai que l'auteur de l'œuvre originale me le demande ! ♦